

Jocelyn Lachance

*L'adolescence hypermoderne  
à l'heure de l'accélération  
sociale*

Les sociétés hypermodernes ont entraîné une responsabilisation croissante de l'individu à qui incombe désormais le devoir de s'affirmer dans l'action pour exister au regard des autres (Ehrenberg, 1995). Il ne s'agit plus, comme autrefois, de s'identifier simplement à des figures d'autorité ou de suivre le chemin tracé par ses aînés, mais plutôt de construire son existence, de tenter son destin et d'affirmer la valeur de choix présentés comme les indices d'un parcours que l'individu voudra original, singulier. Cette caractéristique de la construction de l'identité est particulièrement visible et significative à un moment de la vie où il s'agit précisément de prendre son existence en main. L'adolescence n'est alors plus seulement un temps d'indétermination identitaire, un entre-deux entre le temps de l'enfance et celui de l'adulte. Elle n'est plus uniquement une période de formation ou de préparation à l'entrée dans la vie. L'adolescence se caractérise désormais par la nécessité de faire soi-même des choix, d'où la généralisation

---

*Jocelyn Lachance, université de Pau et des pays de l'Adour.*

de l'expérimentation comme modalité du devenir adulte depuis plusieurs années (Galland, 2011) : il s'agit alors de s'éprouver dans différentes situations, différentes relations, de tester des hypothèses de vie, avant de se positionner, d'effectuer des choix fragiles car toujours réversibles. Ainsi l'adolescence hypermoderne (Lachance, 2011) apparaît comme une variation parmi d'autres de l'individu hypermoderne (Aubert, 2006).

Au cours de ce chapitre, nous verrons que le rapport au temps de ces adolescents hypermodernes est fortement lié aux modalités contemporaines de construction d'une identité devant s'adapter aux effets de l'accélération sociale.

#### LA TEMPORALITÉ DE LA RECONNAISSANCE OU LE MYTHE DE L'INSTANTANÉITÉ

Si l'expérimentation est bien connue des spécialistes de l'adolescence, en revanche ils interrogent moins comment cette modalité généralisée du devenir adulte vient perturber le rapport à l'autre, aux adultes et aux pairs. Dans les sociétés où l'adolescent emprunte d'autres moyens pour devenir adulte, dans lesquelles, par exemple, il bénéficie de l'efficacité symbolique de rites de passage ou d'un projet dont la valeur a été déterminée par son milieu social et sa famille, la reconnaissance s'éprouve lorsque le rite a été traversé avec succès ou lorsque l'objectif fixé a été atteint. En d'autres termes, la reconnaissance par les autres est attendue aux termes d'un chemin parcouru. Le regard de l'autre est interpellé en bout de course. C'est précisément cette temporalité de la reconnaissance qui se transforme radicalement dans une société de l'expérimentation.

Lorsque l'adolescent teste des hypothèses de vie, qu'il tente sa chance dans une voie ou une autre pour s'affirmer en tant que garçon ou fille, pour déterminer ce qu'il considère comme une relation amoureuse valable, pour afficher ses goûts et ses dégoûts ou pour prendre le risque de s'engager dans un parcours scolaire ou professionnel, l'incertitude règne à chaque fois qu'il effectue un nouveau choix. Le spectre d'un avenir incertain cède provisoirement la place à l'incertitude du choix qui est opéré. La reconnaissance recherchée est alors ramenée à sa plus petite temporalité :

il ne suffit plus d'attendre qu'un jour un objectif soit atteint pour espérer être applaudi par ses pairs ou par des membres de sa famille ; il est alors impératif de recevoir rapidement l'assentiment d'une personne significative qui validera (ou invalidera) le choix effectué.

L'investissement des technologies de l'information, de la communication et de l'image par les adolescents révèle en grande partie l'importance de cette reconnaissance ramenée à une temporalité plus courte. Les espaces numériques ont en effet multiplié les possibilités pour quiconque d'interpeller le regard des autres par le truchement des écrans. Or, il est fondamental de rappeler que ce sont des regards multiples, parfois radicalement différents, qui sont recherchés et trouvés par l'intermédiaire de ces médiums et de ces dispositifs. Nos propres études ont montré qu'au gré des situations, des adolescents vont se confronter à leur propre regard (par exemple lorsqu'ils produisent des photos d'eux-mêmes dans l'intimité avant de les effacer), au regard d'une personne significative (par exemple lorsqu'ils envoient une photo d'eux-mêmes à leur meilleur ami via Snapchat), au regard d'un groupe étendu mais avec qui ils entretiennent une certaine réciprocité dans la mesure où ils peuvent voir ceux qui les regardent (notamment sur le réseau social Facebook) ou au regard anonyme d'une foule avec qui ils n'entretiennent pas de réciprocité (par exemple, sur Youtube, ils seront vus sans voir ceux qui les regardent) (Lachance, 2015). Certes, cette exposition aux regards des autres en fonction des espaces numériques mobilisés suppose des prises de risque différentes à chaque fois. Mais toutes ces situations ont en commun d'être vécues chacune dans une temporalité se rapprochant de l'imédiateté, sans toutefois la réaliser.

Par exemple, plusieurs adolescents nous ont raconté, au cours de différentes recherches, ce jour où ils ont produit une photo d'eux-mêmes après avoir changé de style de coupe de cheveux. Dans tous les cas répertoriés, les adolescents nous ont parlé de ce que nous savions déjà au sujet des transformations corporelles opérées par les jeunes eux-mêmes : ce moment de transformation est alors représenté comme une coupure, un point de basculement entre un avant et un après, manière de marquer le grandir, de signifier l'avancement dans le temps sur le chemin de l'autonomisation, d'autant plus que ces transformations sont parfois effectuées

sans le consentement des parents. Or, à l'ère du numérique, une nouvelle donnée s'est ajoutée à ce discours : tous avaient produit une photo d'eux aussitôt la transformation opérée pour en envoyer une preuve visuelle à des personnes choisies, définies comme étant particulièrement significatives à leurs yeux, avec l'espoir, bien attendu, d'un retour, d'une validation (ou d'une invalidation) de leur part.

Cet exemple montre comment les dispositifs techniques désormais disponibles sont mobilisés afin de répondre à des nécessités liées aux transformations du devenir adulte dans les sociétés hyper-modernes. Il semblerait donc que ce ne soient pas simplement ces technologies qui induisent un rapport au temps spécifique, mais dans certains cas elles serviraient un rapport au temps induit par des modalités récentes de construction de l'identité. À cet effet, la preuve la plus flagrante est que les possibilités techniques ne sont pas toutes exploitées par les adolescents, même lorsque celles-ci permettent de réaliser pleinement l'ubiquité médiatique. Par exemple, si les adolescents cherchaient effectivement à vivre dans l'immédiateté des échanges et l'instantanéité des réponses, l'usage de Skype serait privilégié, le Facetime remporterait un succès inégalé et le streaming en direct (notamment avec l'application PÉRISCOPE) renverrait dans l'oubli des applications comme Snapchat. Or, ce n'est pas ce qui est actuellement observable.

Si le regard de l'autre est interpellé dans une temporalité restreinte, cette dernière doit conserver tout de même une certaine épaisseur. C'est pourquoi les échanges asynchrones, mais rapides, sont privilégiés. Lorsque des adolescents (ou des adultes) échangent sur Messenger ou *via* l'application Snapchat, ils conservent une certaine maîtrise sur le rythme de l'échange. En d'autres termes, ils ne s'adonnent pas simplement au plaisir d'être à la fois ici et ailleurs, mais aussi à celui d'être présent et absent. Par ce procédé, ils jouent certainement avec le temps, mais c'est davantage le sentiment de maîtrise que la recherche d'instantanéité ou d'immédiateté qui est recherché. En mobilisant ces dispositifs, il s'agit donc moins de trouver un regard validant (ou invalidant) dans l'instant que de conjurer la distance physique qui les sépare des personnes qu'ils considèrent comme significatives. Sur Facebook, cette épaisseur de la temporalité existe aussi : si des adolescents sont dans l'attente du *like* ou du commentaire, ils doivent

aussi accepter que ces derniers ne leur parviennent pas toujours dans les minutes qui suivent une publication.

Les adolescents semblent privilégier les situations dans lesquelles ils peuvent exprimer une certaine maîtrise subjective du temps. Or, dans les cas d'une conversation visuelle en face-à-face, comme sur Skype, les personnes perdent l'emprise qu'elles détiennent sur la temporalité de l'échange. C'est pourquoi il importe de se méfier des analyses et des interprétations qui réduisent les adolescents à leur quête apparemment sans limite de l'instantanéité. Prenons l'exemple d'une adolescente publiant une photo d'elle-même sur Facebook. Aussitôt publiée, la photo est l'objet de commentaires gratifiants, les *likes* s'accumulent. Si bien qu'après quelques minutes, des dizaines de commentaires se suivent sur le mur de l'adolescente et autant de *likes* sont comptabilisés par le réseau social. De l'extérieur, en s'appuyant sur les signes rendus visibles, il serait tentant d'interpréter ainsi cette situation : dans un monde où les adolescents sont constamment connectés, à l'affût des nouveautés, les réponses instantanées seraient devenues la norme. Cette situation confirmerait alors le règne de l'immédiateté. Or, cette situation rencontrée par la chercheuse Claire Balleys lui a permis de révéler qu'une autre temporalité se cachait derrière l'apparence de réactions instantanées (Balleys, 2015). Au cours de ses observations dans la cour d'école que fréquentaient les élèves dont elle étudiait la présence en ligne, la chercheuse suisse découvrit que les *likes* avaient été préalablement négociés par la jeune fille en question... Derrière l'apparence de la manifestation d'un rapport au temps sous le signe de l'instantanéité et de l'immédiateté se cachait plutôt la réalité d'une stratégie qui s'était déployée dans la durée.

Nous tombons dans ce piège de la visibilité lorsque nous oublions une évidence : la division arbitraire entre espaces physiques et espaces numériques ne tient plus car nous traversons le quotidien en empruntant des espaces hybrides (Souza et Silva, 2006). Lorsque nous marchons dans la rue, l'intrusion d'un appel ou la tentation de chercher une information nous accompagne. Lorsque nous échangeons sur Messenger ou que nous publions une photo en ligne, nous nourrissons les espaces numériques avec des événements qui se sont produits dans les espaces physiques. Du point de vue méthodologique, cela signifie que l'un de ces deux

espaces ne peut être l'objet d'une étude ou d'une interprétation sans qu'il soit mis en perspective avec l'autre. En d'autres termes, il est devenu obsolète de commenter ce que nous voyons en ligne et risqué d'interpréter les signes disponibles sans les penser dans un ensemble plus large qui nécessite d'interroger ce qui les lie aux espaces physiques. Par exemple, une ethnographie des pages Facebook d'un adolescent n'aura pas de sens sans un accès à ce qui a motivé ses publications (Caron, 2017), car ces motivations peuvent éventuellement s'enraciner dans les interactions sociales se déployant loin des espaces numériques.

#### LE PIÈGE DE LA VISIBILITÉ À L'HEURE DE L'ACCÉLÉRATION SOCIALE

Ce piège de la visibilité n'interfère pas seulement dans les interprétations que nous proposons parfois au sujet de l'usage des technologies de l'information, de la communication et de l'image par les adolescents. Des comportements se manifestant dans les espaces physiques sont aussi l'objet d'interprétations erronées et entraînent une analyse insuffisante du rapport au temps des adolescents. Nous prendrons l'exemple de deux comportements que des adolescents ont rapportés et commentés au cours de nos recherches : la désynchronisation et les situations d'urgence délibérément provoquées.

La désynchronisation consiste à se démarquer des contraintes temporelles prenant surtout la forme d'horaires imposés par l'institution scolaire et la famille. Il s'agit alors pour des adolescents de déroger aux impératifs qui leur sont dictés de l'extérieur. Concrètement, ils nous racontent ces retards que certains vont répéter régulièrement lorsque sonne la cloche annonçant le début d'un cours et, plus souvent, la lenteur avec laquelle ils rejoignent le reste de la famille les attendant autour de la table pour entamer le dîner du soir... Si ces comportements de désynchronisation sont généralement interprétés par les adultes comme des oppositions à leur égard, une désinvolture qu'ils considèrent parfois même comme les signes d'une attaque personnelle, dans les faits ils renvoient à la nécessité d'étayer un sentiment d'autonomie dans un contexte de contraintes temporelles qu'ils vivent quotidiennement sous le

signe de l'hétéronomie. Ces retards chronométrés, qui sont régulièrement rejoués par des adolescents et qui s'installent quelquefois dans les familles, constituent de véritables mises en scène, signes d'une nécessité de refuser la contrainte tout en s'y adaptant.

Cet exemple met à mal un autre lieu commun concernant le rapport au temps des adolescents : l'idée selon laquelle les jeunes générations vivraient un engouement démesuré pour l'accélération et la vitesse, sorte de recherche sans fin d'un enivrement qu'elles trouveraient dans le mouvement. Dans les faits, les adolescents cherchent une désynchronisation qu'ils expriment parfois en accélérant la cadence comparativement à la norme temporelle instituée par leur entourage, parfois en ralentissant le rythme imposé comme dans le cas de ces retards délibérés. Car l'accélération et la décélération servent le même objectif : se démarquer de la norme afin de renforcer le sentiment de maîtriser le temps dans un contexte où les horaires s'imposent paradoxalement à un individu que l'on invite à s'autonomiser. Ainsi les adolescents grandissent accompagnés de cette contradiction qu'ils tentent tant bien que mal de réconcilier : si l'autonomie implique une gestion personnalisée de son temps, l'entrée dans l'adolescence s'accompagne pour plusieurs d'une densification du temps provoquée par les exigences du monde scolaire et des loisirs colorés par la tentation éducative : dans un contexte d'un avenir incertain, à forte compétition, il importerait de maximiser son temps pour se donner la chance de remporter la palme.

Pour conjurer le sentiment d'hétéronomie, certains adolescents vont provoquer délibérément des situations d'urgence. Ils se retrouvent alors dans des situations qui les forcent à se presser, à courir pour ne pas manquer le bus ou rater un cours ; d'autres vont étudier la veille d'un examen, accepter à la dernière minute de participer à une activité de loisirs avec leurs parents ou de se rendre finalement à une soirée proposée par des amis quelques heures, voire quelques minutes avant qu'elle ne débute (Lachance, 2011). Le choix de partir, d'y aller, d'y participer s'effectue au dernier moment. Nous n'avons pas la prétention ici d'épuiser le registre complexe des significations que peut prendre ce comportement aux yeux des principaux concernés, mais nous savons que ces situations d'urgence transforment subjectivement le rapport des adolescents à la contrainte extérieure. Par exemple, l'adolescent

décidant de se précipiter à son lycée le matin plutôt que de s'y rendre lentement pour passer quelques minutes dans la cour en compagnie de ses amis n'aura pas le sentiment de se plier docilement aux horaires imposés de l'institution scolaire, d'autant plus que, dans les exemples recueillis, ces adolescents insistent pour dire qu'ils partent au dernier moment mais qu'ils n'arrivent jamais en retard. Car il ne s'agit plus pour eux de signifier « je m'adapte docilement à la contrainte » mais plutôt d'affirmer « je relève chaque matin le défi que je me suis moi-même imposé ».

En jouant avec le temps, ces adolescents étayent leur sentiment d'autonomie. Nous nous situons toujours au niveau des représentations et donc de la subjectivité de ces derniers. Car dans les faits, nous observons surtout une adaptation aux contraintes temporelles. En d'autres termes, la majorité des adolescents jouent le jeu proposé par nos sociétés et dont l'école et la famille sont de puissants prescripteurs : le jeu de la maximisation et donc de la densification du temps qu'Hartmut Rosa définirait comme l'augmentation des unités d'expérience selon une durée déterminée (Rosa, 2010a). Ce n'est pas un désir d'opposition qui participe de l'élaboration d'un rapport au temps spécifique mais plutôt une nécessité anthropologique de s'affirmer dans un monde vécu comme étant profondément contraignant. Tirillés comme toujours entre injonction d'autonomisation et besoin d'appartenir à leur société, les adolescents se produisent alors à travers des actions qui traduisent un rapport au temps que nous lisons comme une négociation, voire une résolution provisoire des tensions qui les traversent.

Autre exemple : le changement de style vestimentaire et l'amour éphémère d'adolescents pour certaines références culturelles sont souvent interprétés comme l'expression de leur assujettissement à la société de consommation. Plus rien ne collerait durablement à eux, ils privilégieraient la consommation dans l'instant de produits culturels jetables destinés à sombrer dans l'oubli. Ils seraient donc infidèles aux marques, car incapables de vivre dans la durée, d'où le passage d'un style à un autre que nous observons chez des adolescents dont les références ne semblent jamais figées dans le temps. Les adolescents vénérant puis détestant tel et tel chanteur dans l'espace de quelques mois ou refusant de regarder les mêmes séries ou films qu'ils regardaient l'année

précédente affichent généralement leurs dégoûts pour des objets culturels qu'ils associent soudainement aux « bébés ». L'abandon de références culturelles tout au long de leur adolescence se pérennise alors qu'ils affichent un dégoût qui se renouvelle à l'endroit de ce qu'ils appréciaient la veille. Le mouvement ne proviendrait alors pas seulement de l'extérieur, il ne serait pas simplement provoqué par l'industrie et par une offre de références culturelles destinées à remplacer les anciennes. Le changement perpétuel s'installerait aussi dans la vie de ces adolescents parce qu'il répondrait à la nécessité de marquer le grandir et de se dissocier des plus jeunes à défaut de pouvoir s'identifier aux adultes.

Cette difficulté à s'identifier aux aînés est provoquée, entre autres, par un discours de sens commun dont la plupart des adultes sont les prescripteurs. Ce discours est d'ailleurs révélateur de notre rapport au temps. Dans nos sociétés hypermodernes, la jeunesse s'impose comme l'âge par excellence de l'existence, le temps de la réalisation de ses potentialités et de la manifestation idéale de la beauté. Certes, le culte de la jeunesse contient sa part d'ambiguïté, mais la plupart des individus sont complices de cette représentation du monde qui considère la vieillesse comme étant moins désirable que la jeunesse, une représentation qui n'était pas celle des sociétés de la tradition, l'âge y constituant un gage de sagesse et inspirant le respect. La tentative de nombreuses personnes de cacher leur âge ou simplement de paraître plus jeunes est aussi le signe que le culte de la jeunesse se manifeste concrètement dans la vie de tous les jours. Or, ce culte de la jeunesse ne concerne pas seulement les adultes, il s'impose dans l'imaginaire des plus jeunes. Ainsi, pour plusieurs jeunes adolescents, devenir adulte, c'est devenir « vieux ». Dans ce contexte, comment marquer le grandir sans pouvoir s'identifier aux adultes ? Se démarquer des plus jeunes apparaît alors comme une solution provisoire.

Cette position ambivalente de l'adolescent hypermoderne n'est pas sans conséquence : elle entraîne plusieurs d'entre eux dans une course en avant, une nécessité d'actualiser leur position, de rester à jour concernant les signes d'identité validés par les pairs. Un équilibre fragile est à retrouver entre ce qui est valable et ce qui ne l'est plus, entre ce qui est digne de son âge et ce qui ne l'est certainement plus maintenant. Des transformations intragénérationnelles (Rosa, 2010a) manifestent alors que, même si l'adolescence

a toujours constitué une période de la vie marquée par l'incertitude identitaire, elle est dorénavant traversée dans un monde tout aussi incertain, d'autant plus que l'appropriation de certains repères ne perdure pas dans le temps. Paradoxalement, cette nécessité de « mise à jour » est vécue avec intensité par certains dont la quête des nouveautés à la mode concernera des domaines aussi divers que la musique, le cinéma, les séries, les vêtements ou les technologies, ce qui les amène à y consacrer beaucoup de temps...

La maximisation et la densification du temps se manifestent parfois à travers le malaise exprimé par des adolescents. Dans les entretiens, certains nous disent manquer de temps, ils expriment également que tout se passe quelquefois trop vite dans leur existence, jusqu'à développer le sentiment de ne pouvoir se souvenir de tout ce qu'ils vivent. Or cette expérience d'un temps qui file trop vite, qui ne laisse plus de chance à l'individu, la capacité de s'approprier son propre vécu, entraîne des représentations qui à leur tour induisent des comportements que nous pouvons interpréter comme des formes d'adaptation. Ainsi nous avons proposé il y a quelques années l'expression de « nostalgie du présent » pour qualifier des situations spécifiques rapportées par des adolescents (Lachance, 2011). En fait, la « nostalgie du présent » consiste à imaginer le présent, ce qui est vécu dans le moment, à partir d'un point imaginé dans l'avenir. L'individu se représente comment il percevra demain ce qu'il est train de vivre aujourd'hui. Concrètement, certains nous ont raconté s'inquiéter soudainement au cours de bons moments passés entre amis, en réalisant que ce bon moment qu'ils étaient en train de vivre était destiné à se terminer, voire à disparaître de leur mémoire.

La « nostalgie du présent » apparaît alors comme une confirmation concrète d'une remarque importante que Nicole Aubert avait formulée il y a plusieurs années dans *Le culte de l'urgence* (Aubert, 2003) : l'individu hypermoderne ne vit pas dans un présent replié sur lui-même. Au contraire, l'avenir, sous la forme de l'incertitude, est constamment réintroduit dans son présent. La « nostalgie du présent » constitue une manifestation de cet avenir incertain qui contamine à tout moment l'apparente sérénité de l'instant qui passe. Or, cette représentation du temps, qui s'appuie sur une vision linéaire, chronologique du passé, du présent et du futur, favorise à son tour certains comportements. C'est le cas d'un

adolescent que nous avons questionné sur sa pratique de la photo numérique (Lachance, 2013). Au cours d'un entretien, le jeune garçon reconnaît prendre souvent des photos et les multiplier au cours de certains événements particulièrement importants à ses yeux. À la question « pourquoi ? », il n'hésite pas : pour lui, les jeunes d'aujourd'hui vivent beaucoup de choses, ils multiplient les expériences. Du coup, impossible de se souvenir de tout. Lorsque les événements sont importants, pas question de prendre de risque : les traces visuelles lui assureront, semble-t-il, de se souvenir de ce qui risque de disparaître de sa mémoire...

L'accélération sociale complique le passage du vécu qui passe à l'expérience qui demeure. Car si le vécu est constitué de ces événements que nous traversons, les expériences sont les événements qui nous traversent en y laissant des traces significatives, indélébiles, à jamais inscrites dans notre mémoire jusqu'à s'inscrire dans le contexte de notre histoire personnelle. Lorsque cet adolescent affirme prendre des photos pour se souvenir, car menacé par l'oubli, il argumente en soulignant que ce qui est vécu n'a jamais la garantie de prendre du sens dans la durée. À la démesure quantitative de ce qui est vécu, il oppose la qualité de ce qui fait expérience. Or, le passage du vécu à l'expérience implique pour lui une action. Comme si la mémoire demandait désormais à l'individu d'agir pour se souvenir.

La photographie a joué pendant longtemps ce rôle de témoin privilégié du passé. La remémoration trouve ici dans un support visuel matière à se nourrir. Mais, paradoxalement, à l'ère du numérique, les photos prises pour se souvenir ne sont pas toujours regardées par leurs producteurs. D'ailleurs, au cours des dernières années, nous sommes généralement devenus des producteurs réguliers de photos. Le nombre parfois impressionnant de ces photos envahissant nos téléphones et nos ordinateurs force la plupart d'entre nous à les trier, les classer, les effacer, etc. Ce nombre implique aussi que nous n'accordons plus toujours de l'importance à certaines d'entre elles, à ces photos qui, parfois, disparaîtront dans les sous-dossiers dissimulés de nos disques durs. Nous pourrions même émettre l'hypothèse selon laquelle nous produisons beaucoup de photos personnelles et que nous en regardons proportionnellement beaucoup moins. En d'autres termes, ce nouveau contexte de notre rapport aux images numériques suppose que

nous sommes aujourd'hui, d'abord et avant tout, des producteurs d'images.

Pour le lecteur d'images, le contenu de la photographie numérique reste le plus important. Pour le producteur d'images, c'est l'acte photographique qui prend davantage de sens. Au cours de nos recherches, de nombreux exemples ont confirmé que l'acte photographique est parfois significatif aux yeux des adolescents alors que le contenu de la photographie ne l'est pas, ce qui explique qu'elle ne soit pas visionnée. Cela s'explique par au moins deux fonctions que remplit l'acte photographique en tant que geste interactionnel. D'une part, cet acte constitue un formidable médiateur de la relation à l'autre. Lorsqu'une personne tourne un appareil numérique vers une autre personne, elle crée une interaction spécifique, médiatisée par le dispositif. La facilité avec laquelle une image produite peut basculer en ligne est connue des personnes impliquées, cette possibilité vient alors s'immiscer dans l'interaction qui peut prendre une tournure humoristique ou, au contraire, dramatique. L'intériorisation de cette idée selon laquelle nous vivons dans des espaces hybrides qui ne séparent plus clairement espace physique et numérique donne à la situation son contexte d'interprétation. D'autre part, l'acte photographique constitue lui-même un acte participant au renforcement du souvenir. Ce n'est plus seulement la photo, son contenu, qui vient donner au moment présent une épaisseur qui lui confèrera une certaine permanence. C'est l'acte de photographier, l'engagement corporel du producteur qui pointe l'objectif et appuie sur le petit bouton qui fait sens : ainsi certaines personnes ne prennent pas une photo seulement parce que le moment est significatif à leurs yeux. Elles transforment le moment et le rendent significatif en le photographiant. En tant que geste performatif, l'acte photographique transforme aux yeux du producteur de photos le moment banal en moment significatif, digne de souvenir (Lachance, 2016).

## CONCLUSION

L'accélération sociale fait des victimes : dans la mesure où le stress, des burn out et même des suicides sont directement imputables au sentiment de ne plus être en mesure de suivre le rythme, nous savons que la fatigue d'être soi telle que décrite par

Ehrenberg (1998) affecte un nombre grandissant d'individus. L'étude des adolescents nous enseigne au moins deux choses concernant les effets indéniables de l'accélération sociale sur les individus hypermodernes. D'une part, les plus jeunes ne sont plus à l'abri, ce qui souligne dans le même élan que la difficulté à s'inscrire dans le temps des autres, à trouver un sens aux rythmes de vie proposés de l'extérieur et à vivre en paix la contrainte qui s'impose ne concerne pas que des groupes spécifiques de nos sociétés, des groupes qui seraient particulièrement à risque du fait de leur statut professionnel. Cette question d'un temps qui fait mal à l'individu, qui le violente et qui en retour est violenté par lui, ne s'applique plus seulement à ceux que nous avons l'habitude de voir courir après le temps. Les cadres supérieurs ne sont plus seuls dans leurs souffrances. Leurs propres enfants – et ceux des autres – sont maintenant les victimes de cette course en avant que nous peinons à freiner. D'autre part, nul besoin de cibler les conduites excessives pour observer les effets de l'accélération sociale dans nos vies. Si ces conduites excessives demeurent de formidables analyseurs sociaux, des comportements en apparence banaux traduisent les résistances d'un individu hypermoderne qui tente au mieux de s'adapter à ce rythme de vie qui lui échappe. Ainsi derrière l'étrangeté apparente d'adolescents adoptant des comportements anodins aux yeux des adultes se cachent aussi les manifestations d'une accélération sociale qui, en amplifiant le sentiment d'hétéronomie, pousse l'individu à recréer du sens, à reprendre subjectivement la maîtrise de ce temps qui s'impose à lui sous la forme de contraintes. Et, dans cette tentative de résistance, voilà qu'il devient lui-même le complice de ce qu'il tente plus ou moins consciemment de combattre...

